61e ANNÉE SEPTEMBRE 1918

# LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 à 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

## L'Avenir du Spiritisme

(*Suite*)

V

Dans nos précédents articles, nous avons esquissé à grands traits la marche rapide et le progrès du Spiritisme, pendant cinquante ans, dans tous les domaines de la pensée, c'est-à-dire dans la science, dans l'expérimentation psychique, dans la littérature et jusqu'au sein des Eglises. Il nous reste à examiner quelle a été sa part d'influence dans le mouvement philosophique contemporain et particulièrement dans la philosophie de l'école.

Remarquons en passant que ces résultats ont été obtenus en dehors de toute organisation spirite, sans autres moyens d'action, sans autres ressources que la puissance même de la vérité, sans aucune direction que celle qui émane de l'Au-delà. Mais peut-être celle-ci est-elle la plus sûre, la plus efficace, car, mieux que les procédés humains, elle peut triompher des préjugés, des routines et vaincre les amours-propres les plus obstinés. En effet, tous ceux qui ont travaillé avec persistance à la diffusion du Spiritisme se sont sentis aidés et soutenus par le monde invisible.

En ce qui concerne l'œuvre philosophique accomplie depuis un demi-siècle, nous ne passerons pas en revue tous les systèmes qui la composent; car ce serait sortir du cadre de cette étude. Nous rechercherons seulement quelle est, dans l'enseignement officiel, la part attribuable à l'idée spirite.

Constatons tout d'abord que, durant ce laps de temps, les théories matérialistes n'ont cessé de reculer et que le spiritualisme tend de plus en plus à les remplacer.

L'enseignement officiel est représenté, à l'heure où nous sommes, par la philosophie de M. Bergson dont le rayonnement s'étend de plus en plus au dehors, en même temps que son action sur les esprits devient plus intense dans notre pays.

Les sciences psychiques sont familières à M. Bergson, car il en a suivi le développement avec attention. Il est l'auteur d'un article paru dans le *Bulletin de l'Institut général psychologique* de janvier 1904 sur la *Vision de lueurs dans l'obscurité par les sensitifs.*

Sa philosophie n'est pas un système venant s'ajouter aux systèmes précédents. Elle est originale et profonde et constitue une véritable révolution dans le monde de la pensée. Depuis Spencer, il était établi que l'intelligence est la faculté maîtresse, le plus sûr moyen d'acquérir la connaissance et d'embrasser le domaine de la vie et de l'évolution. Or, M. Bergson démontre que l'intelligence, émanation de la vie, est impuissante, à elle seule, à embrasser la vie et l'évolution, par la raison que la partie ne peut embrasser le tout, ni le fait résorber sa cause. Que fait-il ? A la place de l'intelligence, il met l'intuition, et c'est là un événement de la plus haute importance en psychologie, car c'est à l'intuition que se rattachent la plupart des facultés médianimiques : la clairvoyance, la prémonition, la prévision des évènements, et le jour où la science trouvera une méthode pratique pour développer cette intuition, elle abordera ces côtés mystérieux de l'âme humaine par où celle-ci confine à la prescience divine et par où se révèlent son essence intime et son immense devenir.

Par le développement de ces facultés, on peut entrevoir l'apparition d'une race d'hommes qui nous surpassera en puissance autant que l'homme actuel surpasse l'homme préhistorique. Alors l'âme humaine se révèlera dans toute sa grandeur : on verra qu'elle possède des sources profondes de vie où elle peut toujours se retremper, et des sommets éclairés par les rayons de la vérité éternelle.

L'âme connaît la splendeur des cimes et le vertige des gouffres ; elle a des abîmes où grondent les torrents des passions ; elle renferme des filons gonflés de richesses, et la destinée de l'être est précisément de mettre en valeur tous ces trésors cachés.

***

L'étude de l'œuvre de M. Bergson nous montre, sur certains points, des analogies frappantes avec la doctrine des Esprits. La vie de l'être, dit-il, est le développement d'une évolution antérieure à la naissance. Il y a enchaînement, continuation dans le changement, dans la progression, et en même temps conservation du passé dans le présent. Il admet comme nous que ce passé est enregistré dans la conscience profonde, et il établit l'évolution parallèle de l'être organique et de l'être conscient. Voici en quels termes il définit cette évolution (1) : « Le progrès est continu et se poursuit indéfiniment, progrès invisible, sur lequel l'être visible chevauche pendant le laps de temps qu'il a à parcourir sur la terre. » Il ajoute que plus on fixe son attention sur cette continuation de la vie, plus on voit l'évolution organique se rapprocher de l'évolution consciente où « le passé presse sur le présent pour en faire jaillir une forme nouvelle qui est la résultante de ses antécédents. »

C'est bien là du transformisme, mais tellement spiritualisé, qu'il se rapproche sensiblement de la philosophie des vies successives.

Cette notion des vies antérieures se retrouve affirmée et précisée en de nombreuses pages. Citons-en quelques extraits :

« Que sommes-nous, qu'est-ce que notre *caractère*, sinon la condensation de l'histoire que nous avons vécue depuis notre naissance, avant notre naissance même, puisque nous apportons avec nous des dispositions prénatales ?

« De l'évolution prénatale la vie est le prolongement. La preuve en est qu'il est souvent impossible de dire si l'on a affaire à un organisme qui vieillit ou à un embryon qui continue d'évoluer. »

Nous retrouvons chez M. Bergson la conception spirite de la vie universelle :

(1) Voir l'*Evolution créatrice*. F. Alcan, édit., et le résumé, très bien fait, de l'œuvre de M. Bergson intitulée :
*Une Révolution dans la philosophie*, par Franck Grandjean, privat docent de l'Université de Genève.

« L'univers n'est pas fait, mais se fait sans cesse. Il s'accroît sans doute indéfiniment par l'adjonction de mondes nouveaux... Il est vraisemblable que la vie se déroule sur d'autres planètes, dans d'autres systèmes solaires aussi, sous des formes dont nous n'avons aucune idée, dans des conditions physiques auxquelles elle nous paraît, du point de vue de notre physiologie, répugner absolument. »

D'après lui, le principe de l'évolution n'est pas dans la matière visible, mais dans l'invisible. Et il déclare : « Toutes les données scientifiques nouvelles tendent à transposer l'évolution du visible dans l'invisible. »

On peut remarquer que dans son œuvre, M. Bergson parle sans cesse de la vie, très peu de la mort. Aucun philosophe ne semble avoir eu moins de souci de cet accident passager qui ne termine rien. Pour lui comme pour nous, la vie triomphe et règne en souveraine, après comme avant la mort.

L'opinion de M. Bergson sur le libre arbitre est conforme à celle que nous avons toujours soutenue :

« Le rôle de la vie, dit-il, est d'insérer de l'indétermination dans la matière. Indéterminées, je veux dire imprévisibles sont les formes qu'elle crée au fur et à mesure de son évolution. De plus en plus indéterminée aussi, je veux dire de plus en plus libre est l'activité à laquelle ces formes doivent servir de véhicule. »

Plus loin il ajoute :

« La liberté n'est pas absolue. Elle admet des degrés... Nous sommes libres en tant que nous sommes nous-mêmes, c'est-à-dire dans notre état de personnalité profonde, mais nous sommes déterminés en tant que nous appartenons à la matière et à l'étendue.

« La personnalité humaine est un jaillissement vivant d'incoercible liberté... La liberté est un fait d'expérience intérieure, une chose sentie, vécue, non raisonnée. »

***

En résumé, on le voit, le bergsonisme, comme la doctrine des Esprits, apporte à l'homme plus de force pour vivre et pour agir et le relie plus étroitement à tout ce qui vit, aime et souffre dans l'univers. Le matérialisme isolait complètement l'homme : dans l'engrenage, de l'aveugle machine du monde, l'homme se sentait comme annihilé. Mais la conception change : de même que le moindre grain de poussière est solidaire de l'immense système solaire, ainsi tous les êtres vivants, depuis les origines de la vie, à travers les temps et les milieux, ne font que rendre plus sensible une direction unique, invisible. Ils se tiennent, se relient et obéissent à une poussée formidable. C'est comme une immense cara-

vane qui s'avance à travers le temps et l'espace et, dans son élan, franchit les obstacles et se déroule par delà toutes les morts.

N'est-ce pas là du nouveau dans la philosophie officielle qui, jusqu'ici, tout imprégnée d'intellectualisme, se trouvait embarrassée devant le problème de l'être. Le Dantec et son école recherchaient la vie exclusivement dans la matière. Mais M. Bergson, en plaçant plus haut l'intelligence et la vie, réhabilite en quelque sorte le monde vivant; il retrouve le lien qui rattache les doctrines occidentales à celles de la Grèce et de l'Orient, aux croyances de nos pères, à cette philosophie celtique résumée dans les Triades et à laquelle il faudra bien revenir un jour. Et, soit que M. Bergson ait puisé ses idées dans ses études psychiques, ou bien dans les inspirations de son propre génie, le fait n'en est pas moins remarquable au point de vue de l'identité des doctrines, surtout dans leurs vastes conséquences morales et sociales.

***

En terminant son œuvre magistrale, l'*Evolution créatrice*, M. Bergson insiste sur la relativité des faits, sur leur impuissance à nous fournir autre chose qu'une conception fragmentaire de la nature. Il s'élève avec force contre les vues arbitraires d'Herbert Spencer, pourtant adoptées par la science : « On ne peut, dit-il, raisonner sur les parties comme on raisonne sur le tout. Le philosophe doit aller plus loin que le savant... L'intelligence découpe les faits dans le tout de la réalité... Au lieu de dire que les relations entre les fait sont engendré les lois de la pensée, je puis aussi bien prétendre que c'est la forme de la pensée qui a déterminé la configuration des faits perçus et par suite leurs relations entre eux. »

Et il conclut en ces termes : « La philosophie n'est pas seulement le retour de l'esprit à lui-même, la coïncidence de la conscience humaine avec le principe vivant d'où elle émane, une prise de contact avec l'effort créateur ; elle est l'approfondissement du devenir en général, l'évolutionisme vrai et par conséquent le vrai prolongement de la science, pourvu que l'on entende par ce dernier mot un ensemble de vérités constatées ou démontrées, et non pas une certaine scholastique nouvelle qui a poussé pendant la seconde moitié du XIX^e^ siècle autour de la physique de Galilée comme l'ancienne autour d'Aristote. »

Tout esprit réfléchi sera frappé de la concordance qui existe sur ce point entre les vues de M. Bergson et celles exposées par Allan Kardec. En effet, en matière de Spiritisme, le grand initiateur n'a jamais voulu séparer la doctrine des faits. Il est pourtant encore parmi nous des hommes qui voudraient le circonscrire dans le domaine expérimental. Ceci nous mène à des considérations d'un ordre spécial touchant la doctrine des Esprits.

Personne ne conteste que le fait soit la base du Spiritisme, la preuve de la survivance. Mais, derrière le fait, et en lui-même, il y a toute une révélation. Dans le spiritisme, le fait ne va pas sans l'enseignement, pourvu que le phénomène soit d'un ordre un peu élevé. Les Esprits ne cherchent à se communiquer à nous que pour nous instruire, nous consoler, nous initier aux grandes lois de l'Au-delà, dont la connaissance est si nécessaire, surtout dans les temps d'épreuves. C'est ce qu'Allan Kardec a compris et senti. Et c'est pourquoi, dans son œuvre, il unit étroitement la doctrine à la science. En agissant ainsi, il n'obéissait pas à une tendance personnelle, mais à une nécessité, à la nature même des choses qu'il étudiait.

Ce qui fait la puissance d'action, le rôle social du Spiritisme, c'est qu'il répond à la fois à tous les besoins de l'âme humaine, aux besoins multiples, impérieux de l'heure présente ; il s'adresse en même temps au cerveau et au cœur, à l'intelligence, à la conscience et à la raison. Ce qui fait la puissance et l'efficacité du Spiritisme, c'est que les satisfactions intellectuelles et morales qu'il nous donne, les enseignements qu'il nous procure constituent dans leur ensemble une magnifique unité, une superbe synthèse scientifique, philosophique, morale et sociale.

Une doctrine qui ne tend pas vers ces divers buts manque d'équilibre. La morale qui vient du cerveau est une morale stérile ; il n'y a que la morale du sentiment et du cœur qui puisse faire l'homme vraiment humain, accessible à la pitié, compatissant pour toutes les douleurs, dévoué à ses semblables.

Sans doute, il faut étudier les faits et leur donner toute l'importance qu'ils méritent. Mais, comme le veut M. Bergson, plus loin et plus haut que les faits, il faut voir le but vers lequel, par leurs moyens, des forces invisibles nous conduisent dans les voies âpres de la destinée.

Le spiritisme n'est donc pas seulement le phénomène physique, la danse des tables, comme certains hommes paraissent encore le croire. Le Spiritisme, c'est tout l'effort de l'Au-delà pour arracher l'âme humaine à ses doutes, à ses lèpres, à ses maladies morales, pour l'obliger à prendre conscience d'elle-même et à réaliser ses fins glorieuses.

Le Spiritisme, c'est le rayon d'espérance qui vient éclairer notre sombre univers, notre terre de boue, de sang et de larmes; c'est le rayon joyeux qui vient visiter les chambres de misère, qui se glisse dans les demeures tristes qu'habite le malheur, où gémit la souffrance.

Le Spiritisme, c'est l'appel de l'Infini ; ce sont les voix qui viennent proclamer le plus noble le plus puissant idéal qu'ait rêvé le génie de l'homme. A ces appels, à ces voix, les fronts penchés sous le poids de la

vie se redressent ; les désespérés, les naufragés de l'existence reprennent courage, et dans le ciel brumeux de leur pensée, ils voient briller l'aube qui annonce des temps nouveaux, des temps meilleurs pour l'humanité.

Le Spiritisme, c'est la communion des âmes qui s'appellent et qui se répondent à travers l'étendue. Grâce à lui, des nouvelles nous arrivent de ceux qui furent nos compagnons de chaînes ou de luttes ici-bas. Nous les croyions perdus et voilà que nous nous sentons de nouveau reliés à eux ! Quelle joie de savoir, de sentir que nous sommes unis à ceux que nous aimons, unis pour les siècles, que la mort n'est qu'un trompe-l'œil, que toute séparation n'est que passagère et apparente ! Nous nous sentons reliés non seulement à eux, mais à toutes les âmes qui peuplent l'immensité. L'univers est une grande famille. Et sur les milliers de mondes qui roulent dans les profondeurs, partout nous avons des frères et des sœurs que nous sommes destinés à rencontrer et à connaître un jour, partout des âmes avec lesquelles nous poursuivrons notre ascension, sous l'égide de lois sages, profondes, éternelles !

Ainsi s'éveillera peu à peu et grandira en nous le sentiment, l'instinct puissant de la vie et de la solidarité universelles. Par là nous nous sentirons reliés aux plus humbles comme aux plus grands Esprits, nous nous sentirons de même race que les héros, les sages et les génies, et nous aurons la possibilité de les rejoindre dans la lumière quand nous aurons, nous aussi travaillé, lutté, mérité, souffert.

Le Spiritisme, enfin, c'est tout le frémissement de la vie invisible ; c'est un univers vivant qui a été ignoré jusqu'ici, sauf de quelques-uns, et que nous savons et sentons être, s'agiter, palpiter, vibrer autour de nous, remplir l'espace de pensées radiantes, de pensées d'amour, d'inspirations géniales. Nous le sentirons de plus en plus vivre et agir, grâce au développement de facultés qui vont se multiplier, s'accroître et devenir le partage d'un grand nombre. Par là, nous acquerrons aussi la certitude précieuse de la protection, du soutien qui, de l'Au-delà, s'étend sur nous, la preuve que la sollicitude d'en haut enveloppe tous les pèlerins de l'existence dans leur pénible voyage terrestre.

Dans la lutte qui est engagée pour l'ascension de l'humanité, la lutte grandiose des idées, le Spiritisme est au plus fort de la mêlée, parce qu'en lui la vie et la mort se rencontrent, la terre et le ciel se rejoignent et s'unissent pour les combats de la pensée. Luttons donc avec courage, avec sagesse, avec prudence. Le monde invisible est avec nous. Elevons notre cri d'espoir et de confiance en l'éternelle et consciente Justice qui gouverne les mondes. Croyons, espérons, agissons !...

(*A suivre.*) Léon Denis.

# ERRATUM

Par suite d'une erreur typographique, un passage de l'article *L'Avenir du Spiritisme*, de notre éminent collaborateur Léon Denis, s'est trouvé dénaturé par une interposition de lignes au deuxième paragraphe de la page 229 de notre précédent numéro. Nous reproduisons ci-après ce paragraphe en le rétablissant tel que l'auteur l'avait écrit, et en priant nos lecteurs d'excuser l'erreur matérielle que nous nous empressons de rectifier.

Voici le paragraphe en question :

Quant aux faits spirites, ils ont toujours continué et continueront à se produire en tous milieux pour affirmer la survivance de l'âme, la justice de Dieu et la communion des vivants et des morts. Nulle puissance humaine ne saurait opposer des barrières à cette vie invisible qui nous enveloppe, nous enserre et nous déborde de toutes parts. Les ecclésiastiques éclairés le savent et désapprouvent la campagne présente, car, disent-ils, elle ne peut que se retourner contre ceux qui la mènent. Ceux-ci, en attirant l'attention des fidèles sur ces questions, en provoquent l'étude et l'examen. La vérité apparaît et se fait peu à peu dans les esprits. Le spiritisme, en effet, n'a rien à craindre de la discussion ni de l'analyse ; il est toujours sorti victorieux des attaques dont il était l'objet. Aussi, beaucoup de prêtres, refusant de prendre part à ce conflit, recherchent en secret un moyen de conciliation, le « pont » qui pourra relier deux doctrines jusqu'ici opposées. Ils assurent l'avoir trouvé dans la notion du purgatoire. Ils espèrent que, tôt ou tard, l'avènement d'un pape plus libéral, plus large dans ses vues, ou bien un revirement de l'Eglise de France, permettront de faire pénétrer dans ce corps affaibli un peu du grand souffle vivifiant de l'Au-delà.

# Conclusion logique

Il n'y a pas bien longtemps encore, il n'aurait pas fallu parler de *l'intelligence* des bêtes, devant certains personnages qui n'admettaient que tout juste que *l'intelligence* ne leur fut pas dévolue exclusivement, même parmi les « *chrétiens* ». Et si vous aviez osé soutenir que, étant capables d'affection, les « bêtes » pourraient bien avoir une petite

âme, tout comme certains humains (qui, parfois, paraissent plutôt n'en pas posséder du tout) vous auriez vu tous les ignorantins qui pullulaient à cette époque, se dresser comme un seul homme pour vous traiter de mécréant et vous anathématiser... faute de mieux !

Mais on ne traîne plus au bûcher aujourd'hui, comme possédées du démon, même les « bêtes » qui savent compter et lire.

Chacun peut exprimer librement sa pensée, chercher à se rendre compte des qualités affectives, des aptitudes du chien ou du cheval, et, en toute sécurité, avec un peu de patience, leur apprendre, sans aucun danger pour eux, à nous comprendre et à s'entretenir avec nous.

On peut instruire — nous allons jusqu'à ne pas dire *dresser* — de nouveaux chevaux d'Elberfeld, et en obtenir mieux encore, sans que la sorcellerie ou le démon y participent en quoi que ce soit.

Le chien aurait-il de moindres dispositions pour la lecture ou le calcul ?

Cela n'est pas du tout démontré.

Son intelligence est vive et se manifeste, spontanément, d'une manière plus visible, peut-être, que chez aucun autre animal. Sa fidélité est proverbiale, son affection immense, son dévouement sans pareil. Dans le danger, il défend courageusement son maître, et on l'a vu parfois mourir du chagrin de l'avoir perdu. C'est, enfin, un être capable des sentiments les plus grands, les plus nobles...

Il a, parmi les hommes, beaucoup de frères inférieurs...

Ce n'est pas chez nous, spirites, que ses mérites seront méconnus. Nous savons que l'échelle des êtres descend infiniment plus bas, et qu'à une grande distance au-dessous du dernier *toutou*, se trouvent des espèces infimes qui ne sont cependant pas dépourvues de périsprit.

Nous n'ignorons pas ce que cela signifie, et, dût de son actuelle demeure le terrible Torquemada nous vouer impitoyablement aux flammes de l'Enfer, nous sommes bien obligés d'admettre que nos bons *toutous* ont une âme, jeune encore, mais absolument incapable de faire autant de mal qu'en a fait, dans son exécrable existence, le grand inquisiteur susnommé.

Peut-il y avoir, entre l'homme et le chien, communication de la pensée ?

Cela ne peut faire l'ombre d'un doute pour moi.

Je ne prétends certes pas que tous les chiens soient pareillement doués. Il en est des bêtes comme des gens, et, j'admettrai, si l'on veut, que les exemples commes ceux que je pourrais citer sont plutôt rares.

Mais ne serait-ce pas aussi à cause de la rareté correspondante des gens qui trouvent quelque intérêt à élucider une pareille question ?

Le chien, privé de la parole, déploie toute son ingéniosité à trouver le moyen d'y suppléer. Il observe très attentivement son maître et s'exerce à prévenir ses désirs. Il sait lire dans nos yeux les sentiments qui agitent notre âme. Il comprend l'expression de notre regard, et si nos yeux savent, ou peuvent traduire assez clairement notre pensée, le chien s'y conformera sans que nous ayons besoin de faire un geste — caresse ou menace — pour être obéis. S'il a commis une faute, nous le verrons courber la tête et prendre l'attitude du plus humble et plus sincère repentir, sous la seule et muette action d'un regard réprobateur.

De son côté, si l'homme était assez observateur, s'il voulait se donner la peine d'étudier un compagnon aussi intéressant et aussi fidèle, que de choses ne découvrirait-il pas dans le simple regard d'un chien ! Pour ce qui me concerne, j'ai été plus d'une fois impressionné au point d'être complètement bouleversé, effrayé presque de ce que j'y ai vu d'insondable, de profondément humain.

J'ai eu dans ma vie un assez grand nombre de chiens. Je ne leur ai jamais appris rien de particulier ; je n'en avais pas le temps, et j'aurais peut-être manqué aussi de patience. Mais je les aimais, j'appréciais leur affection, ils m'étaient une compagnie suffisante au cours d'une promenade solitaire, et ils gardaient consciencieusement la maison. Ne les ayant jamais roués de coups, leur intelligence s'est toujours développée normalement, sans courir le risque de l'abrutissement auquel les expose parfois la brutalité humaine.

Je consacrerai aujourd'hui quelques lignes à l'un d'eux. Et je tiens à dire qu'il ne s'agit pas ici d'un souvenir tardif réveillé par hasard en écrivant cet article. J'ai pensé bien souvent à ce chien, il me semble que ce m'est presque un devoir de le déclarer. Dans certains moments de grande tristesse, en sortant d'une longue et profonde méditation, j'ai, plus d'une fois, été surpris de le voir à mes pieds, où il était venu silencieusement se mettre, prenant part à mon chagrin qu'il n'avait cependant pas osé troubler.

C'était un chien d'arrêt gris, tacheté de marron, de race bien marquée, la tête fine, et tout le corps, du reste, de formes et d'allure distinguées. Je l'avais eu tout jeune, à peine sorti de l'allaitement. Il fut élevé avec soin. Son intelligence était remarquable. Je lui parlais souvent : C'est évidemment l'un des meilleurs moyens pour parvenir à se faire comprendre, et je crois qu'il me comprenait.

Je lui avais donné le nom de *Vasco*.

Un jour, étant allé visiter à quelque distance, une maison de campagne en construction, je l'avais emmené avec moi. Il devait avoir alors environ quatre ans. C'était un dimanche, le chantier était désert. Voulant me rendre compte de l'état des travaux à l'intérieur, et l'escalier n'étant pas encore posé, je plaçai une longue échelle contre une fenêtre et montai par là au premier étage.

Je me livrais à mon inspection depuis quelques minutes à peine, lorsque dans une pièce que je venais de quitter, j'entendis marcher sur le parquet.

On ne peut plus surpris, car je me savais seul dans la maison, je revins sur mes pas, et, sitôt avoir franchi la porte de la pièce où j'avais entendu le bruit, je me trouvai en présence de mon *Vasco*.

Je retins une exclamation, mais ma stupéfaction était tellement grande et devait si bien se manifester sur mon visage, que mon pauvre chien, se rendant subitement compte de son... indiscrétion, absolument décontenancé, baissa la tête et vint, en rampant, se coucher doucement à mes pieds. Ce ne pouvait être par crainte de recevoir des coups, puisque je ne l'avais jamais frappé.

Enfin, en lui pardonnant, je rendis la paix à sa... conscience !

Torquemada bondirait de m'entendre... et lui, certainement, ne me pardonnerait pas ! Quelle belle occasion il aurait d'exercer son... zèle ! Cependant, je ne vois vraiment pas comment je pourrais m'exprimer autrement, le chien n'ayant pu céder qu'à une voix intérieure, puisque je ne l'avais ni frappé ni menacé.

Mais le plus difficile restait à faire, et je me demandais maintenant comment il descendrait. Il était d'assez grande taille et il ne m'eût pas été facile, dans cet exercice, de le prendre sous mon bras, ou de le charger sur mon dos.

Je descendis sans lui.

Lorsque j'eus retouché le sol, je le vis sur le rebord de la fenêtre, contemplant l'échelle, et jetant, de temps à autre, un regard suppliant de mon côté, en poussant de petits gémissements.

Je me bornai à lui répondre gentiment :

« Mon ami *Vasco*, vous ne m'avez pas demandé la permission de monter ; estimez vous heureux que je ne vous refuse pas celle de descendre. Allons, voyons, avec un peu d'adresse, vous allez bien vous tirer de ce mauvais pas ! »

La descente présentait, sans doute, plus de difficultés, devant être opérée la tête en bas. Cependant, ma réponse entendue, *Vasco* n'hésita pas plus longtemps. Il posa bravement une patte sur le premier échelon ; puis, lorsqu'il se fut prudemment assuré qu'elle était bien placée, il posa l'autre sur l'échelon suivant... Toujours avec la même précaution, il

descendit ainsi d'un échelon à l'autre, et me rejoignait bientôt sans accident sur le sol.

Je le félicitai avec quelques caresses, après quoi il se livra à une fantasia extraordinaire, pour marquer sa joie, peut-être, de m'avoir prouvé son ingéniosité.

La campagne que j'habitais se trouvait à environ deux cents mètres du village. *Vasco* y accompagnait sa maîtresse tous les matins, lorsqu'elle allait aux provisions. Une fois, elle lui fit porter le panier. A partir de ce moment, il fallut toujours lui faire porter quelque chose. Il le demandait jusqu'à ce qu'on lui eût donné satisfaction. Il fallait voir alors la fierté qui se manifestait dans son allure. Jamais, sur aucune scène, un artiste n'a mis plus de dignité convaincue à porter le sceptre d'un roi !

Un jour, au retour d'une de ces courses, on s'aperçut qu'on avait oublié à la boucherie un achat de viande que l'on avait fait. On écrivit quelques lignes d'explications pour le boucher, et, les ayant placées dans le panier, on confia celui-ci à *Vasco* qui partit immédiatement pour le village. Environ un quart d'heure après, il était de retour avec l'achat de viande. Depuis, on l'envoya souvent ainsi, seul, faire certaines commissions, et jamais rien ne manqua dans le panier.

Sachant combien cela le rendait heureux, je profitais de toutes les occasions pour lui demander quantité de petits services. Si j'avais à sortir, je l'envoyais chercher ma canne ; ou bien, je lui remettais mes chaussures d'intérieur, qu'il allait déposer à leur place, et m'apportait, en retour, celles dont j'avais besoin et qu'il savait bien où trouver.

Il serait trop long de raconter ici toutes les choses surprenantes qu'il accomplissait.

Cela dura des années.

Une nuit, au cours d'un voyage, à deux cents lieues de chez moi, je vis *Vasco* en une sorte de rêve. Il me montrait une patte ensanglantée à son extrémité ; la chair était à nu, mais sur une petite surface, et la blessure ne paraissait pas grave. Le chien était debout, tenant relevée et ployée la patte blessée qu'il me montrait. Il faisait entendre un gémissement plaintif, et fixait sur moi un regard qui me remua profondément. C'était ce regard plein d'intelligence et d'affection, ce regard où j'avais vu s'agiter la pensée, se refléter le fond d'une âme humaine, et qui m'avait troublé tant de fois.

Je me réveillai dans un état de malaise indéfinissable.

Dans la journée, je reçus une lettre m'annonçant que *Vasco* s'était laissé surprendre par un train en traversant la voie pour aller au village ;

qu'il n'avait pas été tué sur le coup, mais était mort peu après, à la suite, sans doute, de quelque grave lésion interne, car l'accident n'avait laissé d'autre trace apparente qu'une blessure plutôt légère à une patte de devant.

Cette âme que les yeux du pauvre chien avaient si souvent paru révéler était-elle donc venue se manifester à moi ?

S'il s'agissait d'un être humain, la réponse ne serait pas douteuse et pourrait être admise sans aucune difficulté : C'est habituellement l'âme désincarnée qui se rend près des êtres chers pour les prévenir en pareille circonstance. Mais on va nous dire que *Vasco* n'avait d'un homme que le nom, et que ce n'était pas suffisant.

Tenons cela pour vrai.

Alors... c'est mon âme qui pendant mon sommeil, s'en est allée vers le chien ?

Ceci me paraîtrait plus extraordinaire, puisque je ne connaissais rien de l'accident. Ou bien, il faudrait admettre que j'ai répondu à un *appel* de *Vasco* mourant.

Mais s'il y a eu transmission de la pensée, *il y a eu communication entre deux âmes* !...

La conclusion reste la même, dans l'un comme dans l'autre cas.

Il ne me semble pas qu'on puisse soutenir qu'il s'agit ici d'un simple cas de vue à distance. Le *voyant* assiste à l'évènement, il est témoin du drame. Moi, je n'avais absolument rien vu ; lorsque je me réveillai, j'ignorais tout de l'accident.

Le fait que je viens de signaler présente bien incontestablement le caractère d'une *communication spirite*. Il est impossible de confondre : *Vasco* joue, *vis-à-vis de moi*, un rôle actif ; c'est lui qui se présente et vient me faire part de ce qui lui est arrivé.

KERMARIO.

## Opinions divergentes [1]

Tous les phénomènes psychiques ont-ils leur origine dans le Subconscient, de telle sorte que l'action des désincarnés n'y entre absolument pour rien ? Tel est le problème à la solution duquel s'appliquent de grands esprits qui s'accordent sur la réalité du supranormal en différant sur son explication.

(1) Voir les numéros de mai, juillet et août.

Il y aurait du ridicule à se présenter après eux avec la prétention de prononcer un jugement définitif. Une certaine réserve est la marque des hommes que l'habitude des recherches patientes et des raisonnements rigoureux a mis en garde contre les conclusions précipitées ; le vulgaire se lance en général dans l'affirmation ou dans la négation avec l'impétuosité d'un instinct, dominé par des sentiments et incapable d'adapter sa marche aux lenteurs de la critique. Rien de plus rare que la pratique du libre examen en un temps où l'infaillibilisme est décrédité. Il suffit à bien des gens qu'un écrivain de renom ayant leur confiance émette une idée pour qu'ils suivent sa trace, plus ou moins longtemps, car ils sont souvent exposés à changer d'idée fixe. Permettez que nous réagissions contre cette tendance, non par scepticisme, mais par amour de la foi raisonnée qui résiste davantage aux assauts de l'incrédulité, parce qu'elle a passé par l'épreuve de la discussion.

Vous n'auriez certes pas l'outrecuidance de poser pour l'homme complètement indépendant ; vous aspirez néanmoins à voir un peu clair dans une question très débattue. Dès l'abord, vous éprouvez, étant passionné pour la vérité, une réelle anxiété, à la vue de savants et de penseurs qui ont assisté aux mêmes expériences, constaté l'authenticité des phénomènes et abouti, pour les expliquer, à des hypothèses opposées. Bien plus, tel observateur sérieux et pénétrant, après avoir soutenu une opinion, s'est rangé à l'opinion contraire, également ferme dans les deux cas, sauf l'ébranlement qui s'est produit dans la période de transition. Les animistes qui ne sortent pas du Subconscient et les spirites qui tiennent pour l'intervention des invisibles se dressent avec conviction les uns contre les autres.

Prenons M. Charles Richet, l'illustre professeur de la Faculté de médecine de Paris. Voilà incontestablement un maître en physiologie, rompu aux sciences d'observation et d'expérimentation, un grand personnage dans le monde officiel qui est aussi un homme d'avant-garde, si courageux qu'il n'a pas craint de braver la raillerie pour rendre témoignage à la vérité, mérite assez rare partout, même dans les parages de l'Institut où la routine conserve des courtisans. Il s'est livré, avec Eusapia Palladino et Marthe Béraud, à des expériences de psychisme qui l'ont convaincu de la réalité des mouvements sans contact et des apparitions matérialisées. Il termine son rapport sur les séances de la Villa Carmen à Alger, inséré dans les *Annales des Sciences Psychiques* de novembre 1905, par cette déclaration : « ... Je ne crois pas que j'ai été trompé. Je suis convaincu que j'ai assisté à des réalités, non à des mensonges. Certes, je ne saurais dire en quoi consiste la *matérialisation*. La solution de ce problème est peut être différente de celle que lui donnent naïvement les

spirites. Je suis seulement prêt à soutenir qu'il y a là quelque chose de profondément mystérieux qui changera de fond en comble nos idées sur la matière et sur la vie. »

Le fantôme Bien-Boa, qui a soulevé des polémiques si passionnées, est bien apparu selon lui ; mais il refuse de se rallier à l'explication spirite de ce phénomène, parce que, nous dit-il dans d'autres travaux le Spiritisme est absurde. En effet, s'il faut l'en croire, quand l'organe est détruit, la fonction cesse ; quand le cerveau n'existe plus, la personnalité disparaît et alors comment parlerait-on de communication avec les désincarnés, puisqu'il n'y en a pas ? M. Richet, depuis l'apparition de son mémoire, a-t-il changé d'opinion ? Aucune déclaration de lui ne nous autorise à le supposer. Il reste pour le moment un partisan notoire de l'animisme.

Or, parmi les adversaires de celui-ci, nous voyons des hommes illustres, ses émules, Myers le grand psychologue, Lodge le grand physicien, qui, invinciblement persuadés comme lui de l'authenticité des mêmes phénomènes, ont fini par se rallier au Spiritisme, après avoir essayé de tous les moyens de persévérer dans l'animisme. Les accusera-t-on de déchéance intellectuelle ? On n'a, pour se convaincre du contraire, qu'à lire leurs ouvrages. On trouvera dans le livre de Myers, *La personnalité humaine, Sa Survivance, Ses manifestations supranormales*, et dans celui de Lodge, *La Survivance humaine, Etude de facultés non encore reconnues*, une vigueur de pensée, une finesse de critique, une clarté d'exposition qui ne laissent pas la moindre inquiétude sur l'intégrité de leur jugement. Nul homme de sens droit ne songe d'ailleurs à rabaisser leur mérite. On peut désormais dans les milieux avertis s'avouer spirite sans provoquer des sourires, de même qu'on se déclare, sans compromettre sa réputation, partisan de l'hypnotisme. De Rochas, un de ces initiateurs dont le nom est destiné à grandir, nous disait un jour : « Le grand œuvre du vingtième siècle sera de faire la démonstration expérimentale de la survie », assertion assurément discutable, mais qui a cessé d'être risible. »

Me voilà donc entre ces deux partis, singulièrement perplexe, si je songe aux bornes de mon esprit et à l'insuffisance de mes connaissances. Pour parler avec une haute compétence du psychisme, que de notions ne faudrait-il pas posséder sur des sciences voisines, physique, physiologie, neurologie, qui, tout en ayant des objets différents, projetteraient sur lui des clartés utiles ! On ne s'installe triomphalement dans une vérité qu'après avoir surmonté les difficultés qui en défendent les abords et assumé pendant quelque temps le rôle de l'adversaire avec autant de désintéressement que si on en partageait la conviction. Sans

cette précaution, est-on sûr de ne pas tomber dans les traquenards tendus par l'ignorance ? Alors qu'on jouit avec sécurité d'un abri facilement acquis, on ne voit pas les eaux souterraines qui en usent les fondements, menacé de se trouver un jour sous les décombres. Le penseur sincère ne saurait s'affranchir entièrement de cette crainte, tant qu'il n'a pas répondu aux objections. S'il s'agissait d'une question de littérature, d'art ou de science, l'intérêt, plus ou moins palpitant, ne prendrait pas un caractère tragique ; quand il s'agit des destinées de l'âme, le dilettantisme est presque de la profanation, car c'est s'amoindrir moralement que traiter un pareil sujet avec une légèreté d'amateur. Que faire cependant ? Suis-je condamné à rester toujours en suspens, retenu sur la pente d'une décision par la peur de n'être jamais éclairé ? Je ne puis me flatter, en cette matière comme en la plupart, d'arriver, quelles que soient mes lumières, à une vérité incontestée ; je me résigne donc à n'avoir qu'une certitude personnelle, sans prétendre à l'évidence des infaillibilistes qui imposent volontiers leur vérité réputée fort contestable.

Pourtant s'il m'était permis de prendre parti à l'occasion de certains phénomènes ! S'il était possible, à défaut d'évidence absolue, d'obtenir une vraisemblance qui y confine! Si la science était parfois obligée de capituler devant le simple bon sens ! Essayons de voir de près ce savant, sans nous laisser trop éblouir par le prestige de sa renommée. Qu'est-il en réalité ? Un homme comme vous et moi, de plus haute stature assurément, mais dépourvu d'ailes, rivé au sol comme le vulgaire, ayant ses misères, des préjugés, la vue courte, très grand pour ceux qui, de plus petite taille, le regardent d'en bas, rabaissé par ses pairs et obligé de reconnaître que tout son savoir se réduit en somme à bien peu de chose. Vous auriez le droit, sans vous rendre coupable d'un sacrilège, de le comparer à ce prince de l'Eglise qui pontifie devant la foule, dans sa cathédrale, avec une majesté de demi-dieu et qui, dans le particulier, pour son valet de chambre, surtout pour ses confrères, est de proportions plus réduites.

De ces considérations générales revenons à notre sujet ; mettons-nous en face de ce partisan du Subconscient. Il vous dira : « Le Spiritisme est contraire au sens commun, parce que la personne ne survit pas ». Quelle preuve irréfragable avez-vous de l'anéantissement total de celle-ci. Ne seriez-vous pas métaphysicien sans le savoir ? Ne résolvez-vous pas le problème de l'âme et de l'univers à la façon d'un matérialiste qui, ayant la prétention de connaître le fond de l'être, certifierait que l'existence de l'esprit est absolument solidaire de celle du corps ? Cette solution est une opinion ; elle n'est pas, veuillez le remarquer, un fait.

En vous fondant sur des apparences, vous tirez une conclusion qui peut se soutenir ; vous n'exprimez pas une vérité évidente comme la clarté du jour et, si l'examen de certains phénomènes semble la contredire, vous êtes logiquement contraint de renoncer à votre métaphysique pour vous soumettre à la réalité. C'est ainsi que beaucoup de savants, victimes d'une auto-suggestion, se croyant très positifs, errent à l'aventure dans les labyrinthes de la philosophie, au lieu de rester strictement sur le terrain de l'observation.

L'animisme a souvent sa source dans le matérialisme ; on voit néanmoins de fermes spiritualistes qui lui sont très attachés. C'est un peu une question de tempérament, car le caractère joue un rôle dans la formation de nos idées. Ils ont le désir légitime de faire une économie d'hypothèses, et, sans avoir un parti pris systématique contre le Spiritisme, puisqu'ils croient à l'immortalité de l'âme, ils essaient d'appliquer à tous les phénomènes l'hypothèse du Subconscient aussi longtemps qu'il lui reste une apparence de raison. Ils déploient parfois dans cet exercice des ressources d'ingéniosité grâce auxquelles ils n'ont pas besoin de recourir aux désincarnés. Font-ils réellement cette économie à laquelle ils tiennent tant ? N'étendent-ils pas pas indéfiniment les pouvoirs du Subconscient, ce qui ressemble beaucoup à une hypothèse nouvelle par quoi ils s'en vont bien loin des chemins connus ? En admettant l'authenticité de phénomènes si extraordinaires, s'estiment-ils assez audacieux, sans pousser la témérité jusqu'à leur assigner une origine plus extraordinaire encore ? Cette intrusion d'une certaine timidité dans une grande hardiesse donne naissance à l'espèce des hypercritiques qui, sur le point de faire le pas décisif, se retiennent prudemment.

Mais qui oserait se flatter, dans une question où s'agitent les plus grands intérêts de l'âme, de conserver la parfaite impassibilité d'un cerveau inaccessible à toute influence morale, comme s'il s'agissait de mathématiques ou de chimie ? Les animistes, matérialistes, les spiritualistes hypercritiques et les spirites décidés ne doivent jamais oublier de distinguer entre le fait et l'explication, le fait, dès qu'il est scientifiquement constaté, revêtant un caractère de fixité qui l'élève au-dessus des partis, tandis que l'explication peut porter l'empreinte de la personnalité exposée à des changements. De là vient que le Spiritisme s'offre sous des aspects différents, chacun y mettant son tempérament, celui-ci plus de chaude sensibilité, celui-là plus de froide raison, l'un et l'autre croyants sans doute mais avec des variations, selon que le thermomètre de leur âme monte ou descend.

Quel dommage que nous n'ayons pas à notre disposition un directeur de conscience surnaturellement investi par Dieu de la mission de nous

instruire ! Son infaillibilité nous procurerait une douce quiétude. Malheureusement, s'il existait, nous ne serions guère plus avancés, car, de deux choses l'une, ou il imposerait son autorité par la force ou il chercherait à la faire accepter par la persuasion, et ce serait, dans un cas, l'obéissance passive, dans l'autre, l'adhésion réfléchie, Un grand nombre d'individus, par paresse ou par intérêt, trouvent infiniment plus commode de croire par procuration, satisfaits de se décharger d'une tâche difficile. On voit de ces démissionnaires sous tous les climats, à Bénarès, à la Mecque, et même, assurent des mécréants, à Rome. En quoi les tenants d'une foi aveugle sont-ils des croyants éprouvés ? Le hasard de la naissance les a faits boudhistes, mahométans ou ultramontains, et, à des doctrines que le plus souvent ils ne comprennent pas, ils adaptent leur tempérament fanatique ou tolérant, avec des aspirations puisées dans le fonds commun de l'humanité. Supposez que certains d'entre eux, désireux de s'éclairer, disent à leur directeur de conscience : « Je vous suis infiniment reconnaissant du soin que vous voulez prendre de mon âme, en vertu d'un mandat divin ; cependant je désire connaître les raisons sur lesquelles vous fondez votre autorité, car il me vient malgré moi des doutes sur sa légitimité. » Le directeur consent, non sans peine, à discuter avec ce fidèle naguère soumis, maintenant raisonneur. Vous discutez, donc vous en appelez à sa raison reconnue par vous capable de discerner la valeur de vos arguments, car, dans le cas contraire, vous vous borneriez à lui imposer silence, comme on fait avec un enfant indiscipliné qui s'engage follement dans l'erreur. Si la discussion l'éloigne de vos idées, lui objecterez-vous qu'il s'égare? C'est votre droit ; mais il a celui de vous répliquer : « C'est mon affaire », et vous serez dans l'alternative de respecter sa liberté ou de lui lancer l'anathème, un malheur dont il se consolera probablement. L'infaillibilisme, quand il dispose du pouvoir de persécuter, est ordinairement enclin à s'en servir, parlant en despote après avoir discouru en protecteur. Son rôle d'interprète de la divinité le condamne à présenter comme évidente sa vérité et à traiter durement les infortunés que sa lumière n'éblouit pas. Aussi la discussion avec un adversaire qui le prend de si haut ne saurait-elle aboutir qu'à des malentendus. Lorsque deux controversistes partent de principes diamétralement opposés, ils sont réciproquement impénétrables, et, puisqu'ils ne peuvent s'entendre sur le point de départ, le plus sage est de cesser la conversation pour conserver au moins des rapports de politesse, sinon d'amitie. L'infaillibiliste, semble-t-il, a reçu de la nature des œillères qui, limitant son champ de vision, l'empêchent de voir de côté bien des choses, en particulier celle-ci que ses contradicteurs, sincères comme lui, par conséquent respectables, professent des

opinions dont il pourrait tirer profit. Il prétend posséder seul la certitude absolue ; il partage cette assurance avec une multitude innombrable de gens qui, influencés par leur milieu comme il l'est par son Eglise, sans s'abuser davantage, se décident d'après des raisons solides pour eux et fragiles pour lui. Sa supériorité, c'est de parler sous le couvert d'une institution pleine de prestige, privilège souvent dévolu à l'erreur avec plus ou moins d'éclat ; mais on n'est pas doué de grâces surnaturelles, parce qu'on est élevé de quelques degrés au-dessus de son voisin.

Gardons-nous donc de l'infaillibilisme ; contentons-nous d'être des croyants, heureux d'invoquer en faveur de nos idées une vraisemblance assez forte pour déterminer une conviction. Un spirite éclairé ne procède pas autrement. A moins d'imposer aux âmes une discipline de fer, en ressuscitant le régime de l'Inquisition, on est forcé de convenir que la divergence des opinions née de la différence des esprits a son origine dans la nature humaine qu'il serait impie, et d'ailleurs vain, de contrecarrer. Quoi que nous prétendions, il entre dans nos certitudes un élément de personnalité qui nous suit partout comme notre ombre. C'est en nous inspirant de cette idée que nous étudierons des phénomènes qui servent d'appui au Spiritisme.

*A Suivre.* ALFRED BÉNÉZECH.

# Etre justes ou n'être pas

Tous les traités de morale et de philosophie depuis la plus antique légende jusqu'à nos jours ont prôné la justice et banni la haine.

Etre juste c'est s'élever, et n'avoir que de l'amour est divin; la morale aura fait un pas formidable si on pratique le bien envers l'ennemi tombé, bien sans acception de qualité : bien moral, bien matériel ; mais l'homme néglige d'entrer dans cette voie, il n'exécute pas la divine sentence.

Nous affirmons que l'on ne peut être un spirite véritable si on oublie ces préceptes, ou si on les néglige. La terre a été corrompue par la haine, le vice et le crime ; tous les humains sont plus ou moins coupables, ils ont vécu matériellement, sans songer aux besoins de l'Esprit, sans pratiquer nulle vertu.

Jadis les guerres étaient partielles, limitées en petits cercles, réduits à des soulèvements de peu d'étendue, de peu de durée, c'étaient des avertissements ; actuellement le monde entier est contaminé, chacun paie sa rançon afin que la justice sorte de là plus éclatante. Une nouvelle

ère commence, une morale plus épurée sortira de ce conflit punique si universel qui atteint même ceux qui sont neutres.

Ces neutres souffrent de la faim, ils sont en butte à la persécution, leur luxe est restreint, leurs habitudes sont dissociées, on leur suscite des querelles intérieures, ils s'entre-dévorent pour une opinion ridicule, pour un salaire insuffisant et pour le manque d'alcool.

Il y a deux mille ans un juste dit avant de mourir ignominieusement :

— Aimez-vous !

Les hommes n'ont pas compris et la haine a gouverné toujours. Après ce cataclysme ils doivent comprendre et obéir à la suprême loi d'amour.

Ceux que les dieux veulent perdre deviennent fous ; le proverbe a reçu sa sanction à la Cour de Russie où la folie libidineuse a régné de façon endémique grave.

Si les hommes choisis pour délibérer étaient des sages comme le Christ inspiré par Dieu ou des vertueux comme Socrate inspiré par des Esprits supérieurs, la terre pourrait prétendre à la paix universelle ; mais ce sont des humains qui ont des préjugés, de l'orgueil, et, ils portent le poids d'antiques générations et de vieilles formules de gouvernement. Politique, Religion, Economie sociale, sont des mots pleins de menaces, de faussetés et de vices.

Qui régnera sur telle partie du monde ?

Qui limitera la parcelle ? Donnera-t-on au président, à l'empereur, au roi, au Stadt-Houder, au dictateur des tranches identiques de terre et de mer ?

On n'a jamais pu s'accorder dans le passé, et l'on n'a pas résolu ces questions.

Les formes politiques sont variées et différentes, la compréhension des habitants est ondoyante ; autant de cerveaux autant de folies.

Et les quatre mille religions, exclusives les unes des autres, se combattent sans relâche ; l'union en Dieu est un mythe et il n'y a pas un seul terrien qui puisse donner une définition de la Puissance suprême.

C'est notre plus grand malheur, et c'est pourquoi nous devons nous supporter, avoir pitié les uns des autres et pratiquer la fraternité.

L'économie sociale est de la fraternité en action ; tout homme doit se nourrir et peut se sustenter par le travail. Pendant la guerre il a fallu réunir entre les mains de l'Etat, le travail de production des denrées nécessaires à l'alimentation parce qu'il y a abus, il y a des sobres et des gourmands, il y a des travailleurs et des paresseux ; après la guerre les sobres resteront sobres, ils comprennent que leur santé en dépend et que le péril est l'abus de la boisson et même des aliments trop azotés qui occasionnent l'artério-sclérose et l'apoplexie.

La foule a la prétention de gouverner, en vertu du faux principe qu'elle possède la puissance; mais cette puissance n'est pas la science, d'où conflits incessants. Il faut que la classe ouvrière s'instruise afin de participer à la science du gouvernement des hommes, l'exemple de la Russie est là pour démontrer que l'ignorance d'en haut vaut celle d'en bas, et que la science est nécessaire comme la morale ; il en est de même en Turquie, où la morale et la science sont méconnues. Dans ces pays qui ont besoin d'être régénérés c'est la haine de ceux qui possèdent non seulement le pouvoir gouvernemental mais le pouvoir de l'argent, parce que la concussion est un des principes du gouvernement que les possédants imitent, et qui provoquent les colères du peuple. Peut-on niveler les richesses ? On a fait des tentatives et l'on a vu que les lendemains ressemblaient à la veille.

Quelques princes russes ont partagé leurs terres aux cultivateurs, aux ouvriers d'industries et aux mendiants professionnels de leur district. Quelques-uns sont restés fidèles au travail, d'autres ont aliéné secrètement leur bien, d'autres ont bu la valeur des terres et mendiaient de nouveau. Tous ont fait partie des bandes anarchistes ; ils ont refusé de combattre, ils ont laissé faire la révolution et laissé assassiner leurs anciens maitres et bienfaiteurs. L'état, quel qu'il soit, aura-t-il la force ou la volonté de réduire la valeur des inventeurs et la poussée des initiatives personnelles ; s'emparera-t-il des perfectionnements, ou bien les protégera-t-il ?

Autant de questions sans réponses, ou plutôt autant de réponses contenant des menaces, non seulement dans notre propre pays, mais dans tous les pays voisins qui jadis travaillaient, trafiquaient, imitaient le nôtre.

Espérons que la paix ou la Ligue générale du monde changera la mentalité universelle et que l'Egoïsme disparaîtra par ce mélange des nations qui se connaîtront mieux en ce qu'elles ont partagé les mêmes dangers, et rompu le même pain, du Piave jusqu'à l'Yser.

L'Europe seule souffrira pendant un demi-siècle de cette conflagration, qui touche à sa fin en absorbant bien des valeurs utiles, en détruisant la santé de beaucoup de jeunes hommes qui ont vécu d'une vie anormale. Désormais la gêne règnera, la vie simple sera de rigueur ; la sagesse fera éviter des crises politiques et des tentatives novatrices exagérées.

On travaillera méthodiquement pour un honnête salaire, suffisant et régulier, afin de pouvoir sustenter tous ceux qui ont souffert de la faim ; la charité sera plus active encore, il y aura plus de solidarité parmi tous ceux qui sont ruinés par le désastre des guerriers.

Tel fils de patron rencontrera dans ses ateliers, ses bureaux, son ancien capitaine, son sergent ; il y aura plus d'union entre tous, et chaque parti

travaillera à la reconstitution de son foyer familial et au relèvement de la patrie. Les contacts entre les habitants gagneront en cordialité. De là naîtra l'émulation pour le bien ; par l'exemple donné aux jeunes gens, aux jeunes filles, à qui l'on montrera des spectacles artistiques et littéraires de bon aloi ; on leur fera des conférences scientifiques, et on leur donnera des livres intéressants. Les sports hygiéniques ne seront pas négligés ; on instaurera des sociétés de chant, de musique, enfin toutes choses qui rendent la vie saine et agréable. Dans ces conditions le relèvement matériel et moral se fera rapidement ; les familles si éprouvées par les grandes douleurs et les misères imméritées oublieront le passé, en songeant avec fierté que leurs fils se sont sacrifiés pour le salut de la France.

C'est alors que les Pouvoirs trouveront un appui plus solide pour édifier la Ligue des Peuples !

La Ligue pour le bien, qu'un sage préconise sous le nom de *Ligue des nations*, peut unir les hommes ; un éclair de justice devra luire afin d'apaiser les différents, il le faut ; il y a de par le monde assez d'esprits généreux qui démontreront que toujours le mal engendre le mal et que tuer n'est pas résoudre.

La guerre est une force supérieure formidable et inconnue ; on ne peut prétendre être le maître universel, il n'y a que les aliénés qui ont cette bizarre conception, on les observe dans toutes les maisons de fous.

L'ère future sera une ère de paix parce que les hommes *complets* auront l'expérience acquise et trouveront les apaisantes formules qui calmeront les folies de rares orgueilleux stigmatisés par l'Histoire.

Docteur BECOUR.

*Communication.*

## Dernière réunion

14 Juillet 1918.

Nous n'avons pas été réveillés ce matin par le chant des cloches et les salves d'artillerie !... Et malgré la splendeur de ce jour d'été la tristesse et l'angoisse pèsent lourdement sur nos âmes !... Le canon tonne sur tous les fronts, fauchant aveuglément des quantités de vies humaines, sans faire la moindre brèche au courage de nos valeureux soldats ; à l'arrière la douleur nous étreint, les larmes coulent, mais l'espérance reste ! Oui, l'espoir de la victoire prochaine, la certitude que la justice, le droit, la liberté triompheront enfin, maintiennent nos cœurs meurtris à l'unisson de ceux de nos défenseurs.

Il y a plus d'un siècle c'était la liberté de la France que nos pères défendaient contre l'Europe monarchique coalisée ; aujourd'hui c'est la liberté de la France que nous défendons contre le militarisme oppresseur. La jeune Amérique nous avait invités la première à combattre pour cette précieuse liberté ; nous avions avec enthousiasme répondu à son appel ; et, de même qu'il y a dix jours nous fêtions en France l'*Indépendence-Day*, aujourd'hui nos frères américains célèbrent avec nous la plus que centenaire prise de la Bastille ; et, dans l'espace les héros de 1784 et de 1789, se donnant la main pour la lutte gigantesque, veulent assurer au monde une ère de justice et de paix !

Gloire et salut à notre grande sœur d'outre Océan, qui met à nous aider les ressources magnifiques de sa loyauté, de son génie, de son inépuisable force ! Avec son aide nous vaincrons ! le calme et la paix renaîtront en notre doux pays ; et les consolations d'en haut viendront guérir nos cœurs endoloris ! Aussi, par nos pensées fraternelles sans cesse tournées vers nos combattants ; par nos prières ardentes et sincères, aidons tous à cette victoire que nous attendons fermement, dont nous n'avons jamais douté une minute, et que nous pouvons avancer par l'ardeur de notre foi. M. Léon Denis nous le disait dans son *Sursum Corda* : « La pensée et la prière sont des forces ». Dirigeons-les donc sans cesse, nous spirites, vers nos frères alliés, pour les soutenir et les aider.

Que cette fête nationale de notre bien-aimée Patrie réveille et avive notre amour pour elle ! En cette dernière réunion, que nos guides nous ont engagés à fixer à cette date, nos âmes s'élèvent pleines de foi et d'amour vers les Esprits supérieurs dirigeant les destinées de notre chère France ! Demandons-leur de donner à nos gouvernants l'inspiration juste et sûre ; à nos généraux, l'intuition de l'ordre nécessaire au moment difficile ; à nos soldats, si pleins de courage, un esprit de sacrifice assez fort, pour leur faire accomplir vaillamment tout leur devoir. Prions ensuite pour les mères, les épouses, les sœurs et les fiancées frappées dans leur tendresse par un deuil cruel ! Evoquons, pour leur consolation, ces chers disparus; ils répondront à notre appel, pour sécher les larmes que leur absence fait verser ; ils nous donneront sur leurs derniers moments des détails pleins d'intérêt, pour leur famille et pour nous mêmes. Lorsque nous nous serons dit : au revoir ! remettant à octobre nos chères réunions, restons unis par la pensée et la prière ; revoyons-nous souvent, réunissons-nous par petits groupes, pour prier et évoquer ensemble nos amis de l'Au-delà.

Nous emploierons encore ce temps de vacances à l'apostolat. Que chacun d'entre nous amène seulement un membre ! Voyez combien nos familles prospèreront de ce fait !... C'est à la rentrée que nous devons

ouvrir le Foyer spirite, but de nos constants efforts ; c'est au foyer que nous nous érigerons en société ; c'est dans nos réunions, augmentées par tous, que nous prierons ardemment pour la France, que nous l'aimerons plus que jamais ; que nous travaillerons tous patriotiquement à la faire plus grande et plus belle !... Nous nous dévouerons par gratitude à ceux qui ont offert leur vie en holocauste pour la victoire de la Justice et du Droit ! Ils sont vivants, auprès de nous, tous ceux qu'a fauchés la mitraille ; nous devons être dignes de leur sacrifice par la sagesse et la pureté de notre vie ! Ils sont grands par leur martyre noblement, stoïquement supporté ; acceptons nos peines courageusement, sans récrimination ! Comment nous plaindre des restrictions, des difficultés de toutes sortes que crée la guerre, quand nous les avons pour exemple ? Nos souffrances sont minimes auprès des leurs !... Oh ! oui, appelons-les, mettons-nous en communication avec eux, relions-les à leurs parents qui ne connaissent peut être pas le Spiritisme ; il y a là une belle œuvre de propagande pour notre cause, une immense consolation pour tous les cœurs en deuil.

Au revoir donc, frères et sœurs bien aimés ! Demandons tous, chaque jour, à Dieu et aux bons esprits la Victoire de la Justice et du Droit le relèvement de la France que l'ennemi martyrise depuis quatre ans ; le retour en leur foyer de tous ces pauvres réfugiés, à qui l'ennemi a enlevé, avec le bien-être, leur petite patrie ! Ah ! certes, nous fraterniserons de cœur et d'âme avec l'humanité toute entière ; mais, la famille, la maison, le village où nous avons vécu tiennent à nous par toutes nos fibres, et nos frères réfugiés souffrent tant de n'être pas chez eux !... Demandons enfin que toutes souffrances soient soulagées, et que la force nécessaire soit donnée à ceux qui ont encore des épreuves à subir !...

Puissent les bons esprits porter à Dieu notre humble prière pour la France, pour nos alliés, pour tous nos frères en humanité !

B. JOUAUX.

# Logique et Pratique

L'effort et la méthode sont les deux artisans des grandes œuvres. Sans eux, tout travail est inutile ; avec eux, tout travail est fécond.

Nous n'avons pas vécu jusqu'ici sans nous demander pourquoi nous vivons.

Bien des esprits sincères ont soulevé cette question et tenté de la résoudre. Malheureusement, il en est peu qui soient arrivés à une explication rationnelle. Et quand je pense qu'il est encore petit ce nombre

d'esprits profonds autant que logiques, je ne puis que trouver ceci tout naturel, quand l'Histoire est là pour m'affirmer, d'une part, l'inanité de l'idée révélatrice sur notre globe, et d'autre part, l'évolution progressive réelle et constante.

En reprenant cette évolution par voie rétrograde, nous remontons à l'origine de la vie humaine, c'est-à-dire à une époque où nous fûmes simples et ignorants.

Dans cet état nous comprenions vaguement ce que c est que le bien et le mal, et de même que nous avions besoin d'étude et d'expérience pour améliorer notre bien être matériel, nous n'en avons pas moins besoin pour notre amélioration morale.

N'apparaît il pas alors qu'un maître aussi grand que bon a dit à chacun de nous : « Tu es mon enfant, mais je veux un fils digne de moi capable d'arriver par lui-même, afin qu'en vertu de son propre mérite, il goûte mieux son bonheur. J'ai mis en toi un besoin irrésistible de progrès, et tu portes au fond de ton être le germe de toutes les qualités qui, dans leur plein développement feront de toi un heureux. »

Nous vivons en Société, c'est ce qui explique pourquoi aucune chose ne nous fut littéralement révélée. La révélation était inutile au plan d'une progression aussi sage que grandiose, au cours de laquelle nous nous instruisons mutuellement par le contact de nos idées.

Ceci a-t-il de quoi nous étonner lorsque nous voyons, au vingtième siècle, l'humanité patauger si misérablement au milieu de questions aussi incohérentes les unes que les autres, et auxquelles, pourtant, on se plaît à mettre le sceau de la Révélation.

Ne nous attardons pas en tournant tous les jours autour du même cercle, et, dans la (voie) morale, comme dans la science, marchons toujours de l'avant. Suivons les Allan-Kardec, Léon Denis, Camille Flammarion, Gabriel Delanne, William Crookes, de Rochas, etc., etc. Ne craignons pas d'étayer nos principes sur les bases nouvelles que nous font entrevoir ces esprits solides que, seule, l'expérience a pu convaincre. Entrons dans ce qu'on pourrait appeler la religion universelle, la religion de l'Infini, et pénétrons-nous bien de ces paroles : « Fais aux autres ce que tu voudrais que l'on te fasse, et ne leur fais pas ce que tu ne voudrais pas que l'on te fit. »

Nous ne progressons que par l'action commune, par l'entr'aide. Donc pas d'égoïsme, pas d'inertie ; de l'action, de la lumière.

Pères et mères de famille, nous demandons que nos enfants, sur les bancs de l'école, reçoivent des vérités qui, loin de s'effondrer sous le poids de la raison, s'affermissent par le propre fait de leur extension.

La science psychique est née. N'imitons pas les innocents amis de

Denis Papin. Que l'expérience du passé, une bonne fois pour toutes, nous instruise. Pour notre plus grand intérêt, soyons pratiques. Il est avéré que l'Au-delà existe : C'est un appoint sérieux à nos observations déjà acquises. Et si l'on n'a pas perdu de vue que nous progressons, il est tout naturel qu'une seule existence ne soit pas suffisante, surtout quand on la passe comme beaucoup le font.

Nous allons au progrès par des vies successives. Nous avons le temps devant nous, c'est entendu. Mais pénétrons-nous bien du devoir qui incombe à chacun de nous par le fait même de notre destinée. Nous sommes tous appelés au même but par des voies que fait différencier notre caractère individuel. Il n'y a pas de parias, pas plus que de prédestinés, mots vides de sens, inventés par l'ignorance ou l'égoisme humain. Il importe donc que nous tendions constamment nos efforts en vue de notre propre amélioration morale, comme en vue d'un plus grand bien auprès de nos semblables. Quelle lourde responsabilité doit peser sur la conscience de ceux dont le rôle est de gouverner ! Et nous-mêmes, comment préparons-nous l'avenir de nos enfants ? Nous sommes pour la plupart ignorants, il est vrai, mais pour être ignorants, nous n'en sommes pas moins sujets à des effets psychiques dus à nos tendances morales, et dont le résultat est irrésistiblement la déterminante de notre volonté. Il s'ensuit, au-delà de la tombe, que nous nous portons dans une ambiance plus ou moins matérialisée, et par suite plus ou moins agréable à l'intime de notre être, à l'âme. Notre esprit souffre alors d'autant plus que l'ambiance où il se trouve est plus épaisse. Cette matière, agissant sur lui comme des liens qui le retiendraient à la terre, le remplit de désirs qu'il ne peut satisfaire et qui le font horriblement souffrir, car il essaie de se dégager ; de là son supplice : honte et tourment.

Des amis de l'Au-delà sont venus généreusement, mais non sans peine, nous éclairer sur notre destinée, en même temps que sur l'essence même de notre âme. Par ce charitable mouvement, ils ont donné naissance à une science à laquelle l'avenir réserve les plus belles espérances, car elle est un soleil, aujourd'hui à peine perçu à l'horizon, mais qui demain, resplendira d'un tel éclat que les plus aveugles, seront obligés de se rendre à l'évidence.

Ne rejetons pas ces choses, sans, au préalable, en avoir approfondi le sens. Nous nous intéressons souvent à des questions qui en valent moins la peine. Pourquoi ne nous arrêterions-nous pas sur celle-ci où pourrait s'éclaircir le dilemme dans lequel nous nous débattons ? Est-il une satisfaction plus grande que celle de pouvoir trouver, par nous-mêmes, une solution rationnelle à tous les problèmes que nous nous posons intimement, en points d'interrogation ?

Esprits sincères, approfondissez et méditez ceci : Ma raison d'être est le progrès par lequel j'arriverai sûrement au bonheur suprême. Je vis au milieu d'une société qui m'aide, qui m'éclaire, même par ses propres contradictions. J'ai ma place sous le soleil, et comme tout le monde, j'ai la parole. C'est même pour moi un devoir de parler, car, comment la pensée peut elle évoluer si on ne la rend tangible par le langage? La pensée de chacun n'est-elle pas une petite partie d'un grand Tout sublime, pareille à ces pièces éparses des jeux de construction dont s'amusent les enfants ?

Notre esprit a cela de particulier qu'il peut aisément s'assimiler les pensées diverses qui l'aident ainsi à se former une opinion solide. C'est même ce qui pourrait, ce qui devrait faciliter l'entente commune.

Fort de mon opinion par les idées acquises, je regarde mon idéal et médite sur les moyens à employer en vue de sa réalisation. Mon idéal est contenu tout entier dans ce mot : Progresser !

Mais que de choses sublimes ce mot me fait entrevoir ! Il me montre l'homme dépouillé de tout égoïsme se penchant vers son semblable avec l'affection d'un frère. S'il lui est supérieur, il lui tend la main quand même et lui dit : Marchons ensemble. Non seulement il ne l'exploitera pas il ne cherchera pas à vivre à ses dépens, mais il ne se permettra même pas la plus petite indélicatesse. Il n'aura qu'un but : bien se conduire afin d'avoir plus d'autorité pour lui commander.

S'il lui est inférieur, il ne sera pas moins noble. Respectueux de l'autorité sans laquelle nulle entente n'est possible, il se surveillera dans ses paroles, dans ses actes, et engagera ses camarades à faire valoir leurs droits d'une façon digne, convaincu que celui qui se défend sagement est toujours mieux apprécié. En tout il montrera, par son exemple, que la sagesse impose, même vis-à-vis de gens malintentionnés.

Dans la société dont nous faisons partie, il faut que chacun concoure à la plus grande harmonie par un travail consciencieux. Soyons toujours en bons termes avec nos employeurs, et en bonne fraternité avec nos camarades de travail. Notre maison sera gaie et notre ménage heureux. Celle avec qui nous associons notre vie ne pleurera jamais par notre faute, et nos enfants auront non seulement de bons principes, mais encore de bons exemples sous les yeux. Ainsi se fera l'évolution sociale pour le plus grand bien de l'humanité.

Terminons par ces trois mots qui nous ont été transmis par un ami de l'Au-delà au cours d'une séance mémorable, et qui résument notre commune espérance :

UNION, LUMIÈRE, AMOUR. BAUDRY.

# La Charité

Dois-je encore en parler ? Oui, si j'en crois le nombreux courrier que je reçois sur ce sujet, et qui est si consolant par les jours d'épreuves que nous traversons.

Alors que l'Humanité donne à la Nature un si désolant spectacle, que tout est massacres, destructions, autour de nous, les spiritualistes s'unissent sous le même drapeau, pour lutter contre le terrible fléau de la misère.

Pendant les années — que l'on peut qualifier d'heureuses — qui précédèrent la guerre, mon appel à la Charité n'avait pas eu la même résonnance. On s'oubliait un peu égoïstement dans la quiétude ; les images douloureuses avaient peine à pénétrer dans le cœur des satisfaits. — Après les temps de souffrance que nous venons de subir — que nous traversons encore, — les âmes toutes meurtries par le grand deuil général sont en harmonie avec les voix qui crient douleur et famine. Les sens sont devenus plus subtils ; ils entendent maintenant ce qui se perdait dans le chaos des plaisirs.

Et de toutes parts, l'argent me parvient pour les malheureux. Il y a des aumônes bien humbles (quelques timbres envoyés chaque mois), mais qui sont certes, les plus belles, car ceux-là ne donnent pas le superflu mais un peu du nécessaire. Dieu leur en tiendra compte.

D'autres donnent d'un geste large le billet bleu qui peut faire tant de bien ; et il est accompagné de paroles si belles, exprimant tant le désir manifeste de demeurer anonymes, s'excusant même de me livrer leur nom pour l'accusé de réception, que ceux-là émeuvent autant que les très humbles.

Du front, même du lointain Orient, de simples soldats, frères en croyance, pensent à ceux qui souffrent à l'arrière, et dans des lettres admirables, je découvre le billet qui préservera de la faim ceux, que le courage de ces héros défend contre l'invasion et la mort.

Ah ! soyez bénis vous tous, frères et sœurs en croyance, qui êtes venus à moi, qui vous associez si pleinement à la tâche que je vous ai indiquée !

Certes, sous le poids de la grande Mélancolie qui nous étreint devant tant de carnage, et qui s'étend sur nos têtes comme un lourd nuage d'orage, parfois, nous avons douté de l'humanité.

Nous, les défenseurs d'une idée qui doit être pour l'homme un si grand réconfort, nous nous sommes dit : C'est inutile, l'Humanité ne vaut pas la peine que l'on s'occupe d'elle. Elle-même veut sa souffrance, veut sa torture ; abandonnons-là à ses instincts mauvais et vivons, nous aussi, en égoïstes, occupés de notre seul bonheur.

La douleur nous égarait. L'Humanité vaut mieux que ce qu'elle paraît en façade. Des cœurs, d'innombrables cœurs ne demandent qu'à se dévouer ; on les trouve dès qu'on les sollicite ; car certains ne savent pas seuls, découvrir leur voie. Faibles, timides, ils attendent dans l'ombre que la Providence, sous une forme ou une autre, vienne les chercher.

Ils sont pleins de bonne volonté ; mais ils ne savent vers qui se tourner ; leur intuition ne leur révèle pas les noms de ceux qui ont besoin d'eux. Ils n'ont pas confiance dans leur seule force ; ils ont besoin de s'appuyer à un courage, à une volonté. D'ailleurs que pourrait leur pauvre aumône, contre la grande Misère ! Verser 1 franc par mois, à un pauvre, cela le sauverait-il de la détresse ?

Un ami — pourtant bien en communion d'idées avec nous — me dit, un jour, en une sorte de blâme : On doit faire la charité soi-même, et ne pas en charger des intermédiaires.

Je suis de cet avis pour ceux à qui la fortune permet de combattre efficacement la misère ; pour ceux qui *peuvent* et *savent* donner. Mais les autres ? Ceux dont je parlais tout à l'heure ? Pourquoi laisser inemployées toutes ces forces — inutiles si elles demeurent éparses ; mais si précieuses une fois unies ? — C'est avec des cotisations à 1 fr. par mois que nous avons édifié la maisonnette de la plaine Saint-Denis ; c'est avec ces mêmes cotisations que chaque mois, nous versons à de pauvres vieillards le secours, qui joint à celui fourni par l'Assistance, leur permet de finir sans trop de souffrance, les derniers jours de leur épreuve terrestre.

Vous qui êtes un favorisé de la Fortune, oh ! oui, donnez vous-même ! Rien ne vaut pour le cœur du riche cette descente aux enfers de la Misère ; Mais comprenez que nous, les humbles, nous avons besoin de nous unir pour faire œuvre utile.

Et vous, frères et sœurs en croyance, à qui mon nom mis si souvent au bas de ces articles, peut sembler de l'orgueil, ne me jugez pas ainsi. Vous ne savez avec quelle répugnance je le signe. Mais, il y a une responsabilité à prendre, et je la revendique fièrement. Malheureusement, l'Humanité n'est pas parfaite et il existe des êtres qui ne peuvent comprendre que, sans intérêt, on puisse se dévouer à quelque chose. Ils se disent : Pourquoi demande-t-elle de l'argent ? Qu'en fait-elle ? Va-t-il tout aux malheureux ? Ce sont là les épines qui entourent les belles roses de notre charité. Parfois, chers collaborateurs, elles me déchirent un peu ; mais j'en sens à peine la piqûre, car de toute la force de ma conscience satisfaite, je puis vous dire : Je fais ce que je dois.!

Carita BORDERIEUX,
23, rue Lacroix, Paris (XVII[e]).

# Chronique du Spiritisme

L'une de nos abonnées, Mme A. F..., a perdu l'un de ses fils, Raymond, tombé glorieusement pour la France au mois de novembre 1916. Elle a, depuis, reçu de l'enfant bien-aimé, quelques communications qui ont mis en elle un précieux réconfort. Mais voici que le cher invisible semble s'incorporer parfois en son frère Louis, aux armées également et en ce moment à Salonique. Et la mère, réconfortée par notre chère doctrine, nous écrit à ce sujet :

« Mon fils Louis était parti à bord d'un chalutier pour un voyage de ravitaillement. Il est grand fumeur et là-bas, comme en France, il y a pénurie de tabac et de papier. Voici ce qu'il raconte. Je transcris fidèlement les détails qu'il donne dans une lettre qu'il a adressée à sa sœur :

« Figures-toi que ce matin il m'est arrivé quelque chose de bien extraordinaire. Peut-être auras-tu la même pensée que moi.

« J'étais à l'avant. Tranquillement, je repassais mon cours d'électricité, lorsque l'idée me vint de fumer. Mais il ne me restait plus qu'une cigarette dont le papier était troué. Je croisai les bras, décontenancé, et, regardant au loin vers la terre, je me disais qu'il était bien ennuyeux de ne pas avoir un seul papier pour utiliser la dernière cigarette qui me restait...

« Voilà que tout d'un coup, je sentis que quelque chose me chatouillait la main. Je regardai, c'était une feuille de papier à cigarette !

« De suite, l'idée de Raymond m'est venue. Pourquoi ? Je ne sais pas ! Et toi, qu'en dis-tu ? Comme maman aurait été heureuse si elle avait été là en un pareil moment. »

« Cette lettre, je le répète, était adressée à ma fille. N'est-ce pas une chose surprenante ? Je dois ajouter que mon cher invisible inspire son frère en tout et partout. Nous retrouvons en Louis tous les sentiments, les pensées, l'affection, les gestes même de Raymond. Or, avant la mort de son frère, Louis était indifférent à tout, et me donnait même de l'inquiétude pour plus tard. Maintenant, nous croyons voir Raymond revivre en lui. Il m'écrit souvent au pluriel me disant : « Nous ferons ceci ou cela » ou bien « tes fils t'embrassent bien tendrement.

« Vous comprenez, n'est-ce pas, combien ce qui est arrivé à Louis m'a fait plaisir, et combien cela me confirme dans ma croyance ! »

C'est ainsi que le Spiritisme, par des moyens infiniment variés, peut seul, dans la longue période d'épreuves que nous traversons, mettre un baume salutaire sur les cœurs les plus cruellement meurtris. K.

# BIBLIOGRAPHIE

On nous signale la publication en Angleterre d'un nouveau livre de Conan Doyle. Cette œuvre du grand romancier anglais est entièrement consacrée au Spiritisme, et son apparition ne peut manquer d'avoir un grand retentissement. L'auteur, absolument convaincu de la réalité de tous les phénomènes d'ordre psychique, s'applique à démontrer leur influence sur la religion et comment, prouvant la survie, ils modifieront profondément l'esprit des religions et le Christianisme.

Voici la dédicace du livre de Conan Doyle traduite par Mme Bunan-Varilla :

« A tous les braves gens, hommes et femmes, humbles ou savants, qui ont eu le courage moral durant 70 ans, de se laisser ridiculiser, qui ont bravé et supporté les railleries mondiales pour témoigner d'une vérité de toute importance, je dédie ce livre. »

Dans sa préface Conan Doyle rappelle les paroles prononcées en France par Mrs Piper, en 1899, et relatées par le docteur Hodgson. Elle parlait des religions, de l'Esprit à venir, et elle dit :

« Dans le prochain siècle, ceci sera compréhensible d'une façon étonnante aux hommes. Je veux aussi faire une prédiction que vous pourrez certainement vérifier. Avant la révélation claire et nette de l'Esprit, il y aura une terrible guerre dans différentes parties du monde. Le monde entier devra être purifié et nettoyé, avant que les mortels puissent voir, au travers de leur vision, leurs amis de ce côté-ci, et ce sera justement cette ligne d'action (la guerre), qui amènera cet état de perfection. Amis, souvenez-vous de ceci. »

Et Conan Doyle ajoute :

« Nous avons eu la terrible guerre dans les différents pays du monde. Il reste à s'accomplir la seconde partie de la prophétie. »

Les différents titres des chapitres sont :

*Les Recherches. — La Révélation. — La nouvelle Révélation. — La Vie à venir. — Problèmes. — La future phase de la vie. — L'écriture automatique. — Documents supplémentaires.*

Nous espérons qu'une bonne traduction de ce très intéressant ouvrage, permettra bientôt à tous les français de se le procurer. A ce moment-là, nous aurons le plaisir d'en reparler, et nous pourrons alors faire une comparaison entre la franche et courageuse attitude de Conan Doyle, et

la prudence exagérée de quelques-uns de nos littérateurs français qui, devant en grande partie leur succès au Spiritisme, n'osent pas conclure, parce qu'il leur faudrait déclarer vrais, des faits sur la réalité desquels ils ne peuvent cependant avoir aucun doute.

A propos de traductions, nous avons annoncé dernièrement qu'une femme de lettres américaine, Mme Wilcox, très connue en Amérique pour l'importance de ses travaux littéraires, et actuellement en France où elle visite ses compatriotes sur le front, leur adressant de chaleureuses allocutions qui exaltent encore leur héroïsme, a entrepris la traduction de l'un des plus beaux ouvrages de Léon Denis : *Le Problème de l'Etre et de la Destinée*. L'édition de cette œuvre admirable obtiendra un tel succès que, disions-nous, Mme Wilcox sera amenée à traduire d'autres ouvrages du maître, tous étant, à des titres divers, d'une égale beauté, et se complétant, d'ailleurs, les uns par les autres, de manière à former un TOUT qu'il faut posséder sans aucune restriction.

Ajoutons encore pour ceux de nos lecteurs que cela pourrait intéresser, que deux livres de Léon Denis ont déjà été traduits en anglais : *Après la Mort*, qui a eu plusieurs éditions, et *Christianisme et Spiritisme*, qui a été publié à Londres également. Toutes les œuvres du maître, sans exception aucune, devraient être traduites dans toutes les langues, afin que la vérité régénératrice puisse pénétrer partout.

LAUSER.

---

L'Editeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.